

BULLETIN DE DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

2^e PARTIE

ANALYSES D'OUVRAGES ET D'ARTICLES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

PRÉPARÉES PAR

LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE

I. LES DOCUMENTS

PRODUCTION ET REPRODUCTION

260. — LEWIS (Chester M.) et OFFENHAUSER (William H.), JR. — Microrecording. Industrial and library applications. — New-York, London, Interscience publishers, 1956. — 23,5 cm, XII-456 p., tabl., fig.

Micro-archivage, ce néologisme traduit littéralement le titre de l'ouvrage consacré à l'utilisation des divers procédés de microcopie pour l'archivage des documents. L'archiviste s'intéressera principalement au chapitre II intitulé : « Business and legal requirements for record retention » et, davantage encore, à l'annexe A où il trouvera, entre autres, un document de la « Commerce and industry association of New-York » sur la valeur légale des archives microfilmées.

Le bibliothécaire retiendra les passages consacrés à la reproduction des journaux et, dans le dernier chapitre, le texte du nouveau projet de norme américaine pour la conservation des microfilms. Mais quoique écrit pour un public américain, ce qui n'exclut d'ailleurs pas la mention du matériel européen, l'ouvrage de Lewis et Offenhauser constitue une synthèse très à jour sur les divers procédés, l'outillage de prise de vues, de développement et d'agrandissement, les appareils de lecture, ainsi que les problèmes de classement et de sélection des microcopies.

Les listes d'appareils seront appréciées et plus encore les nombreuses normes américaines reproduites dans le texte ou dans les appendices B et C.

Il serait facile de relever des lacunes dans la bibliographie et de relever l'absence de tel ou tel article non américain. Même si l'ouvrage ne répond qu'imparfaitement à l'une de nos préoccupations essentielles : établir des microcopies des manuscrits et *unica* de nos bibliothèques, il contribue à nous faire mieux connaître l'évolution d'une technique et ses applications aux Etats-Unis.

Paul POINDRON.

TRAITEMENT ET CONSERVATION

261. — AVANZI (Giannetto). — Gli Scritti sulla catalogazione e classificazione speciale e specializzata. Saggio bibliografico internazionale (1921-1955). Edizione provvisoria. — Firenze, L. S. Olschki, 1956. — 31 cm. 186 p.

La publication d'une bibliographie des études relatives au catalogue et à la classification spécialisées peut être considérée comme particulièrement opportune et les bibliothécaires sauront gré à M. Giannetto Avanzi de l'avoir établie. Beaucoup d'entre eux, souvent obligés, sans avoir reçu de formation appropriée, de prendre la responsabilité d'une bibliothèque spécialisée ou de rédiger des bibliographies sur des domaines très particuliers, trouveront là une documentation des plus utiles.

L'examen de cette liste déconcerte tout d'abord, parce qu'il peut paraître contestable de grouper dans une même série, sous des rubriques alphabétiques de matières, d'une part les études relatives au traitement de telle ou telle *forme* de documents (incunables, microfilms, disques, cartes, etc.), d'autre part celles qui concernent tel ou tel *domaine scientifique* déterminé (linguistique, musique, botanique, etc.). Sur le plan pratique, une telle présentation n'offre à vrai dire pas d'inconvénients et la consultation de cette bibliographie, complétée par un index alphabétique d'auteurs, est très aisée.

Cet index comporte quelques omissions : on n'y voit point figurer, par exemple, le nom de Gérard Cordonnier dont les études importantes en ce qui concerne la théorie de la classification ont abouti à quelques applications dans les domaines spécialisés, par exemple à l'Institut du bâtiment. Une telle omission est d'ailleurs sans gravité puisqu'au moins l'une des études relative au système Cordonnier, appliquée à la construction, est signalée sous la rubrique *Edilizia*.

Il est difficile, dans un domaine aussi complexe, d'établir un recensement exhaustif. On peut regretter toutefois que M. Avanzi, trop fidèle peut-être aux limites qu'il s'est imposées, n'ait pas recensé d'importantes études parues dans des ouvrages plus généraux, mais susceptibles d'apporter des éclaircissements précieux sur certains problèmes : si quelques études de M. Seymour Lubetzky par exemple, consacrées aux collectivités-auteurs, sont mentionnées, il n'est pas fait état de l'important chapitre qu'il a consacré au même sujet dans le rapport devant servir de base à la révision des règles de l'A. L. A. (*Cataloging rules and principles*. Washington, 1953, chap. II). D'autres lacunes pourraient être signalées : il ne semble pas que d'importantes revues, comme la *Revue de la documentation* ou *Library Trends*, aient été systématiquement dépouillées. A titre d'exemple, un article de Mme Lucia Graf sur les classifications médicales a paru dans la première revue (Vol. 22, 1955, pp. 47-78) et la seconde a consacré un numéro de mise au point aux problèmes des documents spéciaux (*Special materials and services*, oct. 1955). Les études de M. Collison, sur le même sujet, ne figurent pas non plus dans la liste établie par M. Avanzi.

Qu'on veuille bien voir, dans ces observations, non des critiques, mais des suggestions. Aussi bien s'agit-il d'une édition provisoire établie sur la base de trente-cinq ans de travail, mais appelant, de l'aveu même de l'auteur, un complément d'information. Félicitons-nous de l'intention exprimée par M. Avanzi de publier rapidement une réédition. Elle sera certainement accueillie avec beaucoup de faveur sur le plan international. Ajoutons que si M. Avanzi se plaint de la pauvreté d'information que présente, dans ce

domaine, la littérature professionnelle italienne, on peut exprimer les mêmes regrets en ce qui concerne la bibliographie française. Il serait souhaitable de voir les jeunes bibliothécaires s'intéresser davantage à ces problèmes.

Paule SALVAN.

262. — LIBRARY ASSOCIATION. Londres. — Notes on cataloguing books in certain foreign languages, edited by Mary Piggott... — London, The Library Association, 1956. — 21,5 cm, 55 p. (Library association pamphlet. 15).

Petit guide destiné aux bibliothécaires ayant l'occasion de cataloguer des ouvrages publiés dans des langues qu'ils connaissent imparfaitement. L'ouvrage est divisé en sept chapitres, chacun d'eux concernant les livres rédigés dans les langues suivantes : français, italien, espagnol, allemand, néerlandais, afrikaan et langues scandinaves (danois, suédois, norvégien).

Chaque chapitre comprend un très bref historique de la langue considérée, des notes sur les accents et points diacritiques inconnus en anglais, sur l'évolution de l'orthographe, l'emploi des majuscules, les formes des articles définis et indéfinis, etc., et enfin un petit glossaire donnant au bibliothécaire la traduction des mots les plus courants rencontrés sur les pages de titres des livres et dans les bibliographies.

En ce qui concerne le français, les notes sur les accents et la cédille sont brèves, mais précises et exactes. Le paragraphe concernant l'emploi des majuscules, peut-être un peu bref, est excellent. Le glossaire français-anglais nous suggère quelques remarques : chemise n'est pas l'équivalent de book-jacket, le terme jaquette est maintenant d'usage courant en français. La traduction de « sous presse » par « in course of publication » figure déjà dans le *Vocabularium bibliothecarii*. Elle nous semble pour le moins inexacte. Un ouvrage « sous presse » n'est pas « en cours de publication », il est « sous la presse à imprimer. » « En cours de publication » signifie que des livraisons d'un ouvrage ou des tomes d'une collection ont paru, mais que la publication n'est pas achevée. Ainsi, on peut dire « le Catalogue général de la Bibliothèque nationale est en cours de publication, le tome 184 est sous presse ». Il y a là une différence intellectuelle particulièrement sensible en français, il serait peut-être bon que nos collègues anglo-saxons se méfient de ce « faux ami » trop imprécis et généralisent l'emploi de « on the press » pour rendre « sous presse ».

Roger PIERROT.

DIFFUSION

263. — BLANSHARD (Paul). — The Right to read. The battle against censorship. — Boston, The Beacon Press, 1955. — 22 cm, 339 p.

Le Maccarthysme a attiré l'attention aux États-Unis sur tous les problèmes de censure. Le monde des bibliothécaires a subi le contrecoup de cette tendance et des réactions qu'elle a suscitées. En mai 1953 l'« American library association » et l'« American book publishers council » ont publié une déclaration des droits de la lecture : « The freedom to read ». Sur ce sujet brûlant Paul Blanshard a écrit un livre de sang-froid qui dépasse de beaucoup le cas particulier du maccarthysme et traite de la censure aux États-Unis dans son ensemble.

L'auteur étudie successivement la censure politique et notamment anticommuniste,

les manuels scolaires, le patriotisme et la trahison, la censure morale et la censure religieuse, la presse, la publicité et la diffamation.

À des lecteurs qui ne sont pas américains, cet ouvrage apporte en outre des indications intéressantes sur les données réelles de certains problèmes aux États-Unis.

Le premier chapitre, par exemple, intitulé « la grande machine littéraire » nous apprend que malgré des réalisations magnifiques dans le domaine des bibliothèques publiques il s'en faut de beaucoup que la majorité des citoyens américains garde l'habitude de la lecture une fois la scolarité terminée. Si 55 % de la population lit en Grande-Bretagne cette proportion n'est que de 17 % aux États-Unis. Le commerce de la librairie est très déficient en dépit des apparences contraires. Beaucoup de grandes villes n'ont pas de véritable libraire et l'acheteur doit commander dans une papeterie un livre qu'il n'a pas vu à un employé qui n'a jamais entendu le nom de l'auteur. Par rapport au chiffre de leur population, les États-Unis ont sept fois moins de libraires que le Danemark.

Comme en Grande-Bretagne les éditeurs américains ne mettaient autrefois en vente que des ouvrages cartonnés (hard-cover books) mais les livres brochés (paper-backs) se répandent de plus en plus. Les ouvrages brochés sont d'ailleurs d'un niveau moindre, mais ils sont vendus partout au même titre que les journaux et les magazines et atteignent souvent des ventes de 250.000 exemplaires.

L'auteur n'a pas de peine à montrer les inconvénients, les contradictions et parfois les ridicules des divers systèmes de censure à l'œuvre dans son pays, mais si opposé qu'il soit aux entraves à la liberté de la lecture, il ne peut contester le droit d'une nation de restreindre cette liberté en temps de guerre. Il observe que la difficulté vient aujourd'hui de ce que les limites entre la paix et la guerre se sont estompées. La censure américaine en 1917-1918 fut paraît-il moins efficace qu'en 1943-1945 où les secrets militaires furent très bien gardés et où la propagande joua le rôle dominant plutôt que la censure proprement dite.

La censure morale est exercée aux États-Unis sous l'influence de plusieurs organisations puissantes qui s'efforcent, par des campagnes d'opinion, de mettre en branle l'appareil législatif ou judiciaire des différents États de l'union. Le service des douanes jouait autrefois un rôle important en cette matière en saisissant certains ouvrages à leur arrivée dans les ports; parmi ces ouvrages figuraient jusqu'à une date récente des auteurs comme Rabelais, Bocacce et Apulée. La Direction des postes, de son côté, peut agir efficacement en refusant aux livres jugés pernecieux le bénéfice du tarif réduit accordé aux imprimés. Mais la poursuite en matière de moralité des œuvres littéraires étant du ressort de la justice des États et non une affaire nationale, il existe une grande variété de traitements à ce sujet. D'autre part l'« American Legion » exerce une action capitale surtout en ce qui touche au patriotisme et plus précisément à ce qui lui semble opposé à cette forme de patriotisme particulière aux États-Unis et désignée sous le nom d'« Americanisme ». Il y eut même des campagnes très vives en 1953 contre l'Unesco et contre la « Déclaration des droits de l'homme » à cause de ses répercussions sur le problème de la discrimination raciale.

En ce qui concerne la littérature pornographique ou licencieuse notons qu'en 1952 Mrs Banning estimait que sur 1.200 magazines publiés aux États-Unis 1.100 étaient sur les limites de cette catégorie.

Nous ne citerons que pour mémoire les procès et les campagnes qui se sont déroulés entre 1921 et 1929 pour poursuivre et interdire l'enseignement de l'évolution dans les

écoles et nous nous attarderons davantage sur la question des « comics ». M. Blanshard, partisan de la liberté la plus large dans presque tous les domaines, se montre en revanche fort sévère pour ce genre de publications. Les chiffres qu'il donne sur leur importance commerciale sont éloquentes, surtout lorsqu'on a présent à l'esprit l'énorme volume de la presse périodique outre atlantique. En 1949 on estimait déjà que les « comics » représentaient le tiers du chiffre d'affaires sur les périodiques des commerçants indépendants et il est probable que cette proportion s'est accrue depuis. L'auteur remarque d'ailleurs que les livres proprement dits de « comics » sont beaucoup plus nocifs que les « bandes » (plus connues en Europe) mais que parmi les livres eux-mêmes certains sont bons. Il reste que la majorité de ces publications exploitent les scènes de violence et d'horreur d'une façon qui les rendent vraiment nocives. Or il ressort d'une enquête de 1955 que plus de 90 % des enfants américains entre 8 et 13 ans achètent régulièrement des « comics ».

Mais la censure préalable ou après publication présente tant d'inconvénients et répugne si fort à la conception américaine de la liberté qu'on incline à lui préférer la réforme volontaire de la part des éditeurs.

M. Blanshard étudie également la publicité commerciale qui joue un rôle si considérable dans son pays, les informations de presse notamment en matière de procès criminels et aussi les annonces. Les journaux exercent une censure sur les insertions qu'ils publient, non seulement pour écarter celles qui auraient un caractère douteux mais certains quotidiens même, comme le *New York Times*, pour refuser de publier une offre d'emploi comportant une préférence religieuse ou raciale. Le même journal n'accepte de publicité pour les livres de controverse religieuse que dans une certaine limite.

M. Blanshard consacre le dernier chapitre de son livre à l'avenir de la censure. L'arsenal législatif américain est suffisant pour prévenir les abus de la liberté absolue en matière de morale et on doit seulement souhaiter que les lois existantes soient appliquées avec sagesse et modération. Par contre le pouvoir discrétionnaire de la Direction générale des postes devrait être tempéré comme l'a déjà été celui du service des douanes par l'institution d'une juridiction donnant aux deux parties leur chance.

Plus importante pour l'avenir de la liberté d'information lui paraît la question des monopoles effectifs de la presse par les « chaînes » de journaux. Depuis longtemps on réclame du gouvernement américain qu'il applique à ce sujet la loi antitrust.

Ce chapitre de conclusion commence et s'achève par deux citations. La première pose deux questions et l'auteur en ajoute une troisième : « 1^o Quels seront les censeurs? 2^o Où s'arrêtera la censure? 3^o Où commencera-t-elle? »

La dernière est due à William Allen Neilson : « Ce n'est que par la liberté et non pas la contrainte que l'esprit humain accroît sa puissance et l'étendue de son domaine. »

Marie-Élisabeth MALLEIN.

II. BIBLIOTHÈQUES ET ORGANISMES DE DOCUMENTATION

264. — Bücherei und Bildung. — Reutlingen, Verein Deutscher Volksbibliothekare, 1956. — 24 cm, Jahrg. 8, Heft 10, pp. 351-398.

Ce cahier est entièrement consacré aux problèmes de la formation des bibliothécaires. Le cahier 2 de la même revue a déjà publié (pp. 33 sq) les documents et projets de la

commission « Rhein-Westphalien » au sujet de la formation du bibliothécaire des bibliothèques publiques (Volksbibliothekare). Il s'agit surtout de savoir si une culture primaire — en particulier celle des instituteurs — est suffisante pour former un bon bibliothécaire. La commission propose d'envisager des études de trois ans après les classes primaires pour la fonction de « Büchereigehilfe » (aide-bibliothécaire). Ensuite le candidat devra travailler cinq ans dans une bibliothèque afin d'acquérir les connaissances nécessaires à la profession. Il va sans dire que le baccalauréat représentera le niveau normal. La discussion est ouverte sur la création de deux examens successifs, le premier (aide-bibliothécaire), le second (personnel scientifique et de direction). Le lecteur des bibliothèques publiques demandant de plus en plus des livres de sa spécialité — scientifique, technique, artistique ou littéraire —, le bibliothécaire sera contraint de se tenir en contact direct avec les spécialistes des diverses catégories. Des cours toujours plus nombreux devront donc s'organiser dans les universités, les instituts pédagogiques ou les écoles spéciales pour bibliothécaires.

Dans une conférence faite le 25 juin 1955 à Berlin à l'« Amerika-Gedenkbibliothek », M. Adolf von Morazé expose ses idées personnelles de réformes avec une parfaite indépendance d'esprit et sans aucun préjugé. Il tient absolument à une formation théorique de trois ans. Bibliothèques d'étude et bibliothèques publiques tendent de plus en plus, d'une part à informer le lecteur, d'autre part à l'orienter dans le choix de ses lectures. L'auteur pense que l'époque n'est pas éloignée en Allemagne où l'on organisera une formation commune à tous les bibliothécaires. Ceci n'étonne pas le bibliothécaire français qui a constaté les résultats satisfaisants d'une pareille préparation, en vigueur chez nous à l'échelon national depuis de longues années. M. von Morazé constate en outre que la plupart des lecteurs cherchent des livres à la bibliothèque et non un bibliothécaire qui oriente le public. Cette orientation individuelle est du reste très difficile et luxueuse et ne sert qu'un tout petit nombre de lecteurs. Les véritables moyens d'orientation efficace sont représentés pour l'auteur par la mise en valeur générale de la bibliothèque en vue du lecteur courant — celui-ci étant de plus en plus un spécialiste —, à informer vite et sûrement. Dans cet ordre d'idée, l'aide-bibliothécaire lui-même devrait posséder une spécialisation (École de commerce, comptabilité, sténographie, dactylographie, etc). L'auteur admet pour ces derniers le projet mentionné plus haut. Le bibliothécaire par contre doit être bachelier et suivre une préparation de trois ans. Les postes de direction devraient être occupés par des candidats qui, une fois leurs études universitaires terminées, suivront une année de préparation pratique et une année de travaux théoriques à l'université ou dans un Institut des sciences des bibliothèques. Comme bien des bibliothécaires français, s'occupant depuis de longues années de la préparation de leurs jeunes collègues, M. von Morazé demande que l'année pratique précède la préparation théorique. Une telle préparation donne aux candidats les seules possibilités de tirer des conclusions générales valables sur les problèmes théoriques qui leur sont exposés. De plus, l'Institut des sciences des bibliothèques ne devrait pas être conçu comme une école purement professionnelle, mais il devrait avoir un caractère universitaire, ce qui donnerait à la profession — outre une préparation sérieuse — une valeur de prestige. Les professeurs dirigeant les travaux de la 2^e année théorique ne devraient jamais perdre le contact avec les données pratiques du métier. Au cours de cette 2^e année, les discussions sur tous les problèmes devraient entraîner les élèves à dominer la masse des connaissances acquises. De sérieux voyages d'étude, organisés dans les bibliothèques étrangères, permettraient aux candidats d'élargir

leur horizon et une dissertation d'environ 30 pages dactylographiées sur un sujet concernant les bibliothèques et choisi par les candidats eux-mêmes, leur donnera l'occasion d'entrer de plain-pied dans les discussions des questions actuelles. Selon l'auteur, au moins 25 % de la population devrait, à l'avenir, fréquenter les bibliothèques publiques; d'où la nécessité de réaliser des réformes nouvelles et hardies. Afin de satisfaire les exigences de l'époque moderne, les connaissances scientifiques et techniques ne devraient plus être reléguées au second plan, après les connaissances philosophiques, littéraires et historiques dans la formation des nouveaux bibliothécaires. Toutes ces idées sont intéressantes et trouveront un écho favorable parmi les bibliothécaires désireux de sortir des anciennes routines.

Jenny DELSAUX.

265. — CLEMONS (John E.). — Teaching bibliographic sources and styles to graduate students. (In : *College and research libraries*. Vol. 17, n° 5, sept. 1956, pp. 403-408.)

Que les étudiants, même en fin d'études, se révèlent bien souvent assez ignorants des ressources de la bibliothèque de leur université et inaptes à les utiliser, c'est là une constatation qui n'est certainement pas propre aux étudiants américains. Cette question préoccupe assez les bibliothécaires français pour qu'il soit utile de mentionner ici l'expérience faite depuis 1948 à l'Université de l'État de Floride et dont il nous est rendu compte dans cet article.

Cet enseignement est destiné aux « graduate students ». Ceux-ci sont initiés au manie- ment de la bibliothèque et doivent faire la preuve qu'ils sont capables d'y mener des recherches bibliographiques et de les utiliser pour leur travail. Une quinzaine d'heures de cours ont lieu chaque année, sur les catalogues et les systèmes de classement, sur les différents types de publications, les divers domaines de la bibliographie, etc...

Les étudiants comprennent généralement le bénéfice qu'ils peuvent retirer de cet enseignement. La présentation des thèses s'est particulièrement améliorée. Cependant beaucoup d'étudiants ont fait observer que, dès le début de leurs études, un enseignement de ce genre leur aurait été très profitable. C'est aussi l'avis de l'auteur qui pense que la question doit être également étudiée pour les « undergraduates ».

Y.R.

266. — *Handbuch der öffentlichen Büchereien in Zusammenarbeit mit dem Verband Deutscher Bibliotheken*, hrsg. vom Verein Deutscher Volksbibliothekare E.V — Hamburg und Uelzen, E. Stichnote, 1955. — 21 cm, 235 p., 10 dépl.

L'ancien *Jahrbuch der öffentlichen Bibliotheken* paru pour la première fois depuis la guerre, en 1952, sous le titre de *Handbuch*, a vite été épuisé. Cette nouvelle édition parue en 1955 montre combien les bibliothèques publiques allemandes ont augmenté en nombre et en importance, ce qui entraîne un accroissement considérable du personnel et des collections. Les bibliothécaires français s'intéressant au développement de la lecture publique en Allemagne y trouveront tous les renseignements officiels (départements ministériels s'occupant des bibliothèques publiques, énumération des associations de bibliothécaires, liste des membres du « Verein Deutscher Volksbibliothekare », etc.), statistiques, bibliographiques et législatifs (statuts du « Verein Deutscher Volksbibliothekare », lois, recomman-

dations et programmes officiels, textes des règlements du prêt, mesures disciplinaires, etc.) concernant les bibliothèques publiques de la République de Bonn (Berlin inclus). Une liste alphabétique par pays (Länder) et villes indique le nom des bibliothèques et de leurs directeurs avec les adresses. On sera surpris de noter l'importance des bibliothèques musicales d'une part, et d'autre part le nombre impressionnant d'écoles de bibliothécaires (avec tableaux donnant les résultats des examens). Dix dépliants réunis en annexe dans un carton contiennent des statistiques très détaillées des bibliothèques par pays, ville et commune, en rapport avec le nombre des habitants, chiffres du prêt, du budget et d'effectifs. Une statistique aussi détaillée permet de se faire une idée très précise sur le fonctionnement des « Volksbüchereien » en Allemagne de l'ouest.

Exemple : en Bavière, sur 7.093 communes, 889 possèdent des bibliothèques dont 24 disposent d'un personnel régulier à plein emploi. Sur 9.379.072 habitants, 4.407.805 se trouvent dans une commune possédant une bibliothèque. Ils consultent 232.014 livres de vulgarisation et scientifiques et de musique, 251.503 de littérature, 72.076 livres pour enfants et pour la jeunesse, au total 729.288 ouvrages. 2.377.990 volumes sont prêtés, dont 634.124 à la jeunesse. En ce qui concerne le budget, 492.280,00 DM sont dépensés dont 306.280,00 pour le personnel.

Jenny DELSAUX.

267. — LYLE (Guy R.). — Southern university libraries in the 20th century. (In : *College and research libraries*. Vol. 17, n° 5, sept. 1956, pp. 386-389, 422.)

HARWELL (Richard B.). — The Southeastern interlibrary research facility. (*Ibid*, pp. 381-385.)

L'article de M. Lyle reprend le texte d'une communication présentée en 1956 à la session de l'A. L. A. L'auteur, qui dirige les bibliothèques d'Emory University (Géorgie), étudie les questions de coopération et de coordination entre bibliothèques à l'échelon régional, et plus particulièrement en ce qui concerne les états du Sud dont il rappelle les efforts déjà faits dans ce sens.

Il pose toutefois le problème dans son ensemble et insiste sur la nécessité de ne jamais oublier, sous prétexte d'entente régionale, que la coopération à l'échelon national demeure essentielle. Il estime en outre qu'une coopération régionale ne saurait être fructueuse entre des bibliothèques de ressources médiocres et que l'envisager sous l'angle des économies à réaliser est un faux point de vue. La coordination des acquisitions exigerait d'ailleurs une répartition planifiée des spécialités, liée à une organisation concertée de l'enseignement et de la recherche que M. Lyle croit difficilement réalisable.

Le programme immédiat de coordination qu'il propose aux bibliothèques des états du Sud concerne le prêt entre établissements, dont les règlements demandent à être assouplis et élargis, le recensement des collections entrées depuis la publication de l'*Union list of serials*, l'information réciproque sur les achats particulièrement importants et onéreux et le développement des services de reproduction photographique.

Au début et à la fin de sa communication, l'auteur évoque l'activité du « Southeastern interlibrary research facility » (SIRF), non sans quelques réserves d'ailleurs, et en notant qu'il intéresse seulement la Géorgie et la Floride.

L'historique, les buts, l'organisation du SIRF font l'objet de l'article de M. Harwell

qui en fut le directeur. Le SIRF, lié au « Southern regional educational board », fut créé en 1954 grâce à une entente entre six bibliothèques d'étude. Son programme était très vaste : catalogues collectifs, recherches bibliographiques, coordination des acquisitions, etc., un bureau permanent devant centraliser les renseignements et organiser les recherches. Est-ce l'ampleur des tâches envisagées qui freine, dès le départ, l'activité de ce mouvement? Celle-ci semble en réalité assez limitée. Une note rédigée postérieurement par G. Roberts et publiée à la suite de l'article de R. B. Harwell, fait état des difficultés du SIRF dont deux bibliothèques universitaires se sont déjà retirées. Un supplément régional de l'*Union list of serials* est cependant entrepris. Il semble que le SIRF soit actuellement considéré comme un élément important dans les expériences tentées par les bibliothèques des états du Sud pour une coopération effective et une meilleure coordination.

Yvonne RUYSEN.

268. — NATIONAL (THE) CENTRAL LIBRARY. — 40th annual report of the Executive Committee for the year ending 29 February 1956. — London, The National central library, 1956. — 25 cm., 19 p.

La simple lecture des statistiques pourrait faire conclure à une diminution de l'activité générale des services de la « National central library », qu'il s'agisse du nombre des demandes et des prêts intérieurs (abaissement de 206.377 en 1954-55 à 202.091 en 1955-56) ou de celui des accroissements. Cependant cette impression ne serait confirmée ni par l'augmentation de la subvention du Trésor (£. 38.000 au lieu de 34.000), ni par le nombre des prêts internationaux ou celui des « outlier libraries » et des bibliothèques spéciales qui, sans être agrégées au système, ont consenti des prêts par l'intermédiaire de la N. C. L., ni par l'accroissement des prêts des bibliothèques universitaires consentis par le même canal (26.466 contre 25.291).

Sans doute ces tendances contradictoires résultent-elles du niveau élevé atteint par le système général de prêt britannique. Les échelons régionaux étant devenus capables de se suffire à eux-mêmes dans une plus large mesure, la N. C. L. réserve son effort, en matière d'achats, de catalogues et de conservation, à des domaines où une activité parallèle des échelons régionaux peut à bon droit être économisée. Les livres achetés pour les cours du soir, moins nombreux, sont d'une valeur plus élevée (indépendamment d'une certaine augmentation du prix); pour le fonds général, les ouvrages épuisés sont recherchés en liaison avec le « British national book centre »; les collections bibliographiques ont été développées.

Mais, à dater du 1^{er} janvier 1958, sur l'avis de l'« Implementation Committee » constitué pour la mise en vigueur des recommandations sur la coopération entre bibliothèques formulées en 1954, le catalogue collectif national cessera de recenser les livres britanniques figurant dans la *British national bibliography* tandis que l'établissement de catalogues collectifs régionaux est prévu.

Pour le catalogue collectif des livres et périodiques russes la subvention du « Foreign office » (£. 175.000) n'a pas été entièrement remplacée par celle du « Department of scientific and industrial research » (£. 500). Le travail commencé l'année précédente a été achevé, notamment pour les collections de la « School of Slavonic and East European studies », et les fiches de douze nouvelles bibliothèques spéciales. Pour l'avenir on n'envisage plus

d'étendre le travail au delà d'un petit nombre de bibliothèques capables de prêter des ouvrages russes. A la fin de février 1956 le catalogue recensait 70.594 ouvrages, 3.461 périodiques et 101 journaux, ces totaux ne comprenant pas les collections de la « British library of political and economic science ».

Le recensement des livres antérieurs à 1800 conservés dans les bibliothèques britanniques s'est accru de 9.800 notices; les « reports » correspondants sur des exemplaires spéciaux de Pollard, Redgrave et Wing (*A short-title catalogue of books printed in England, Scotland and Ireland and of English books...*) ont pu être faits dans l'année et l'établissement des fiches avancé.

On envisage enfin de constituer à l'échelon national une unique collection de conservation pour les romans.

On peut donc considérer que si certains plans de grande envergure cessent d'être poursuivis selon un programme exhaustif, la coordination des collections doit demeurer largement assurée sur le plan pratique.

Thérèse KLEINDIENST.

269. — Religious libraries. (In : *Special libraries*. Vol. 47, n° 7, sept. 1956, pp. 307-321.)

Les États-Unis disposent de nombreuses bibliothèques spécialisées dans les sciences religieuses, suivant les différentes confessions, mais leur organisation et leurs ressources nous sont généralement mal connues. Les articles rassemblés dans le fascicule de *Special libraries* concernent trois bibliothèques importantes : celle de la *Catholic University of America*, de Washington, celle de l'*Hebrew Union College* à Cincinnati, enfin la bibliothèque de la cathédrale épiscopaliennne Saint-Jean à New York, présentées respectivement par Dom Oliver L. Kapsner, O. S. B., Herbert C. Zafren et Polly S. Telford. Bien que les auteurs ne se placent pas au même point de vue, le premier insistant davantage sur les règles de catalogage et de classification — ainsi que sur les divers types de fiches diffusées par sa bibliothèque — et les deux autres sur la nature et l'importance des fonds réunis à Cincinnati (pour les études juives) et à New York (pour l'architecture religieuse), l'ensemble n'en contient pas moins une vue d'ensemble intéressante sur les problèmes propres à cette catégorie de bibliothèques spécialisées.

Dom Kapsner signale les principales collections de microfilms d'hebdomadaires catholiques diocésains conservés dans la bibliothèque de l'Université catholique de Washington.

Une quatrième contribution, celle de Katharine S. Diehl, bibliothécaire de South Georgia College (Douglas), sur les bibliothèques des écoles protestantes de théologie, est limitée à un exposé assez sommaire sur leurs besoins particuliers et aussi sur leurs difficultés.

René RANCEUR.

270. — *Special libraries*. Vol. 47, n° 9, Nov. 1956.

Ce numéro est consacré au problème de la formation des bibliothécaires spécialisés. Les auteurs d'articles s'étonnent que la « *Special libraries association* », créée il y a 50 ans, n'ait pas encore défini les caractéristiques des bibliothécaires spécialisés et n'ait pas constitué d'organisme pour la formation de ces bibliothécaires.

M. Edward N. Waters du département de la musique à la Bibliothèque du Congrès reprend une définition de 1950 : le bibliothécaire spécialisé, par intérêt personnel ou par vocation, choisit de travailler exclusivement dans une discipline. Il est nécessaire que ses connaissances dans cette discipline soient vastes et approfondies et il doit adapter les techniques des bibliothèques à cette discipline. Il doit également continuer à développer ses connaissances dans cette discipline.

M. Waters, M^{lle} Martha T. Boaz, directrice de l'École des bibliothécaires à l'Université de Los Angeles, M^{lle} I. M. Strieby d'Indianapolis et M. Samuel Sass, bibliothécaire de la « General Electric Company » de Pittsfield, se préoccupent du recrutement des bibliothécaires spécialisés. La demande est très forte aux Etats-Unis. Les écoles de bibliothécaires spécialisés manquent et l'on n'a pas encore su déterminer un programme pour l'enseignement à donner à ces futurs bibliothécaires.

M. Sass insiste sur le fait que l'on pense communément que n'importe qui peut être bibliothécaire sans étude préalable. De nombreuses sociétés confient le poste de bibliothécaire à un employé ou même à un savant trop âgé ou fatigué pour un autre travail. On s'imagine qu'en quelques heures on pourra leur enseigner tout ce qui leur permettra de travailler. Certaines bibliothèques spécialisées sont ainsi ruinées par un spécialiste devenu « libraire amateur. »

Solutions proposées : établissement de programmes spéciaux d'enseignement; propagande faite par les bibliothécaires eux-mêmes; admission des seuls bibliothécaires qualifiés au sein des associations professionnelles.

M. Foster E. Mohrhardt, directeur de la bibliothèque du Ministère de l'agriculture à Washington, constate que les bibliothécaires spécialisés sont de plus en plus amenés à avoir une activité de documentalistes.

Le numéro se termine par un article de Mrs Virginia Sternberg sur les services et rapports s'occupant de l'énergie atomique au point de vue industriel, avec une intéressante bibliographie.

Marguerite DREVET.

III. DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALES

271. — Quelques récents travaux de bibliographie russe.

On assiste, depuis quelques années, à un remarquable essor des recherches bibliographiques en Union soviétique. En moins d'un an ont paru, coup sur coup, des travaux de valeur assurément inégale, mais dont la majorité répond aux exigences techniques, sinon toujours intellectuelles, de la science bibliographique moderne.

Il ne saurait être question, dans les limites du présent aperçu, de donner une analyse, ni même une nomenclature exhaustive des récents répertoires de bibliographie russe. Nous nous bornerons à signaler les principaux d'entre eux, ceux qui, pour les bibliothécaires comme pour les érudits, seront désormais des ouvrages de référence essentiels.

Il convient, en premier lieu, d'attirer l'attention sur l'effort considérable déployé en U. R. S. S. pour découvrir, inventorier et conserver les manuscrits slaves médiévaux (c'est-à-dire, pour la Russie, antérieurs à la fin du xvii^e ou au début du xviii^e siècle). Les

spécialistes pourront suivre cette activité grâce aux études publiées — en particulier par V. I. Malyšev — dans les *Trudy Otdela Drevne-russkoj Literatury*, surtout pendant les cinq dernières années. (Un index des articles publiés dans les tomes I (1934) à X (1954) de cette revue, se trouve *ibid.*, X (1954), pp. 500-505). D'autre part, des rapports annuels, généralement sommaires, mais néanmoins utiles, paraissent désormais régulièrement, dans les organes des départements de manuscrits des grandes bibliothèques russes. Ce sont : a) pour la Bibliothèque Lenine, les *Zapiski Otdela rukopisej*; b) pour l'Institut d'histoire littéraire (Maison Puškin) de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S., le *Bjulleten' rukopisnogo Otdela*; et c) pour la bibliothèque publique de Leningrad, le récent *Sbornik Gosudarstvennoj Publčnoj Biblioteki imeni M. E. Saltykova Ščedrina*. Rappelons à cette occasion que les manuscrits entrés à la Bibliothèque publique de Leningrad de 1914 à 1946 avaient été inventoriés par T. K. Uchmilova et B. G. Gejman dans leur *Kratkij Otčet rukopisnogo Otdela. 1914-1938 gg.* (Leningrad, 1940. 8°, 301 p.) et dans le répertoire de A. I. Andreev, *Kratkij Otčet o novykh postuplenijakh za 1939-1946 gg.* (Leningrad, 1951. 8°, 161 p.); celles des années 1947-1949, par le même auteur dans son *Kratkij Otčet... za 1947-1949 gg.* (Leningrad, 1952. 8°, 132 p.), continué, sous le même titre, pour les années 1950-1951, par V. G. Gejman (Leningrad, 1953. 8°, 144 p.).

Les catalogues de manuscrits slaves se sont enrichis d'un répertoire essentiel, consacré aux manuscrits sur parchemin de la Bibliothèque Lenine, et englobant non seulement les manuscrits vieux russes, mais aussi les manuscrits bulgares, serbes et slavo-roumains (c'est-à-dire moldaves et valaques) : E. E. Granstrem, *Opisanie russkich i slavjanskich pergamennykh rukopisej, pod redakciej D. S. Likhačeva.* (Leningrad, 1953. 8°, 130 p., 19 pl.) On pourra consulter, à propos de ce travail, les observations critiques formulées par A. N. Robinson dans les *Izvestija* de l'Académie des sciences, section de langue et littérature, XIII (1954), 2, pp. 194-197.

Dans le même domaine, mais hors de Russie, signalons la publication prochaine par la *Mediaeval academy of America*, d'une bibliographie générale des catalogues et descriptions de manuscrits slaves médiévaux : *Mediaeval Slavic manuscripts. A bibliography of printed catalogues* (Mediaeval academy of America publications n° 64 — à paraître en avril 1957).

Si l'on se tourne vers l'enregistrement de la production imprimée, on note un nouveau complément à la bibliographie des ouvrages en caractères cyrilliques anciens; c'est la description des impressions des xv^e et xvi^e siècles à la Bibliothèque scientifique des arts décoratifs de Leningrad, contenant des matériaux fort utiles, mais n'apportant rien de vraiment original en cette matière : N. E. Beloutova. *Knigi XV-XVI vekov v fonde naučnoj biblioteki khudožestv SSSR. Kratkij annotirovannyj katalog.* (Leningrad, 1955. 8°, 48 p.).

Pour la bibliographie de la production moderne, on saluera l'arrivée en occident, après une interruption de plus de quinze ans, de la *Kněžnaja Letopis*, l'organe de la Chambre du livre de l'U. R. S. S., et présentant l'enregistrement national courant de la production imprimée en Union soviétique. Les bulletins similaires publiés par les républiques non-russes de l'Union soviétique font, hélas, toujours défaut dans nos bibliothèques. On y joindra les informations statistiques sur la production imprimée en Russie en 1954, procurées par le très important volume : *Pečat SSSR. Statističeskie Materialy.* (Moskva, 1955. 8°, 172 p.), et qui doit continuer à raison d'un volume annuellement.

En ce qui concerne les périodiques russes, on signale comme étant sous presse un réper-

toire des *index* des revues russes. On se souvient qu'en 1928, N. A. Vukotič avait publié ses *Materialy dlja spiska ukazatelej ruskoj periodičeskoj pečati* (Leningrad, 1928. 12^o, 74 p.). Si utile qu'il fût, ce travail était, même au moment de sa parution, très insuffisant du point de vue technique, comme de celui de son information bibliographique : tout un immense secteur de la presse périodique russe, les revues locales, les périodiques de l'Oural ou de la Sibérie échappaient à l'auteur (voir le compte-rendu d'une objective sévérité que lui a consacré l'excellent bibliographe russe M. Azadovskij, in *Bibliografija*, 1928. 2/3, pp. 71-73) : c'est dire avec quelle impatience nous attendons un instrument de travail aussi essentiel.

Signalons, dans le même ordre d'idées, la publication assez inattendue, par l'Université de Kazan', d'un index pour les années 1900-1950 de ses *Učenyje Zapiski : Ukazatel statej k Učenyj Zapiskam Kazanskogo ordena Trudovogo Krasnogo Znameni Gosudarstvennogo Universiteta imeni V. I. Ul'janova-Lenina za 1900-1950 gg.* (Kazan, 1955. 8^o, 132 p.) (*Kazanskij Universitet imeni V. I. Ul'janova-Lenina. Naučnaja biblioteka imeni N. I. Lobačevskogo*).

La bibliographie de la presse périodique des années 1917-1949 va s'enrichir désormais d'une série de répertoires d'une extrême utilité : *Periodičeskaja pečat SSSR, 1917-1949. Bibliografičeskij Ukazatel* (Moskva, Knižnaja Palata, 1955 et suiv.). Chaque volume sera consacré à un domaine particulier : le premier est consacré aux transports et aux communications en Union soviétique. D'autres suivront, qui traiteront de la linguistique, des sciences sociales, de la médecine, de l'agriculture, des sciences exactes, de l'édition et des arts graphiques, etc.

D'autre part, les bibliographes et bibliothécaires russisants, ainsi que les historiens de la littérature et de la pensée russes avaient accueilli, il y a quelques années, avec reconnaissance, le répertoire des pseudonymes russes de I. F. Masanov, 3 tomes en 2 volumes (Moscou, 1941-1949), et qui était le premier à voir le jour depuis le lexique si insuffisant de Karcov et Mazaev, publié au début du siècle (St-Pétersbourg, 1901, 158 p.) : c'est avec une très vive satisfaction que nous apprenons la publication prochaine d'un dictionnaire de pseudonymes russes, qui sera une édition refondue et considérablement augmentée, puisqu'elle doit comprendre 4 volumes, de l'excellent travail de I. F. Masanov : le premier volume vient de paraître (Moscou, 1956).

Parmi les ouvrages généraux de références, il convient également de citer la seconde édition, nettement supérieure à la première (Moscou, 1950, 332 p.) de la grande bibliographie des dictionnaires biographiques et biobibliographiques russes de I. M. Kaufman, *Russkie biografičeskie i biobibliografičeskie slovari* (Moskva, Gos. izd-vo kul'turnoprosvetitel'noj literatury, 1955. 8^o, 752 p. sur deux colonnes). Ce répertoire, d'une irréprochable tenue scientifique, englobe les ouvrages de référence bibliographique (y compris les encyclopédies et les monographies biographiques) parus en Russie depuis le début du xviii^e siècle. Toutes les disciplines, les sciences humaines aussi bien que les sciences exactes, la musique aussi bien que la médecine, la linguistique et l'histoire aussi bien que l'astronomie et la géologie sont représentées. Un index des noms propres, un index des titres, et un index des séries en facilitent la consultation.

Les bibliographies des publications des diverses institutions scientifiques de l'U. R. S. S. constituent, elles aussi, des répertoires extrêmement précieux. Ainsi, l'Académie des sciences du Kazakhstan vient de faire paraître le catalogue de ses publications pour les

années 1951-1955, faisant suite à celui qui avait donné la liste des publications de la même académie pour les années 1946-1950 (Alma-Ata, 1952. 8°, 148 p.). Ce nouveau répertoire, *Bibliografija izdanij Akademii nauk Kazakhskoj SSR 1951-1955* (Alma-Ata, 1956. 8°, 212 p.), a été composé avec beaucoup de soin. Il couvre les sciences physiques et mathématiques, les sciences biologiques, les sciences techniques et les sciences sociales (et c'est sous cette rubrique qu'il faut chercher la philologie et la linguistique aussi bien que l'histoire et l'économie politique, le droit et la jurisprudence, aussi bien que le folklore et l'ethnographie, l'histoire littéraire, aussi bien que l'art et l'archéologie). Un index alphabétique des noms d'auteurs facilite la consultation de cet utile travail.

Parmi les bibliographies spéciales, nous ne retiendrons ici que les sciences humaines. En linguistique, l'Académie des sciences a commencé la publication, annoncée depuis de longues années, de la bibliographie complète des travaux sur la langue russe parue en Russie. Cette entreprise est divisée en deux grandes sections chronologiques : de 1825 à 1880 et de 1881 à nos jours, aucune de ces dates n'ayant une signification valable pour l'histoire de la linguistique russe et slave. La première section comportera sept volumes, dont quatre ont déjà paru, composés par N. S. Avilova, E. T. Čerkasova et N. Ju. Švedova : *Bibliografičeskij ukazatel' literatury po russkomu jazykoznaniju s 1825 po 1880 god...* (Moskva, 1954-55-56). En dehors des travaux sur le russe, la bibliographie comprend aussi ceux qui ont été consacrés à l'ukrainien et au blanc russe. L'ouvrage semble assez complet; les études sont annotées, parfois même résumées, mais les auteurs s'abstiennent prudemment de toute appréciation, ce qui noie les travaux de valeur dans le flot de ceux des amateurs ou de ceux qui ont paru dans des journaux, quotidiens obscurs et difficilement accessibles, même en Russie : s'il s'agissait de titres vraiment essentiels, le procédé se justifierait peut-être; mais comme ce sont presque toujours des articles de circonstances et sans valeur scientifique, leur enregistrement paraît surprenant. Quoi qu'il en soit, même sous cette forme, cet ouvrage rendra de grands services à tous les chercheurs. Il leur permettra d'admirer, en particulier, le nombre et la qualité des études de lexicologie russe, une discipline qui aujourd'hui ne semble plus inspirer autant qu'auparavant les philologues slaves. Les bibliographes d'occident seraient bien inspirés s'ils dotaient les études slaves d'un répertoire parallèle, mais plus critique, pour les travaux publiés hors de Russie.

Signalons, en outre, que la bibliographie linguistique des années 1950-1953 a été recensée dans un répertoire publié sous l'égide de la Bibliothèque publique de Leningrad par O. I. Lysjak, *Russkij jazyk. Ukazatel' literatury za 1950-1953 gg.* (Leningrad, 1953. 8°, 62 p.) Des listes des principaux travaux sur la linguistique russe publiés par les revues *Russkij jazyk v škole* et *Voprosy Jazykoznanija* permettent de se tenir au courant de la production récente.

Pour l'histoire littéraire, on retiendra, pour la littérature vieux-russe, deux répertoires très utiles. D'abord, une bibliographie consacrée à la littérature vieux russe des années 1945-1955, composée par V. A. Kolobanov, O. F. Konovalova et M. A. Salmina, sous la direction de D. S. Likhačev : *Bibliografija sovjetskich rabot po drevne russkoj literature za 1945-1955 gg.* (Moskva-Leningrad, izdvo Akademii nauk SSSR, 1956. 8°, 172 p.). L'information bibliographique semble être satisfaisante, mais le classement l'est beaucoup moins. L'enregistrement des travaux consacrés à la littérature d'avant Pierre le Grand, dans l'ordre chronologique, avec sous-classement alphabétique, sans qu'aucun index systématique vienne aider le chercheur, ne nous paraît pas heureux.

D'autre part, le roman vieux-russe, la *Drevne-russkaja povest'* vient d'être doté d'une

bibliographie qui, sur certains points, n'est pas aussi étendue ni aussi exhaustive que celle qu'Adrianova-Perets (V. P.) avait publié en 1940, mais qui permet de la mettre à jour et qui rendra de grands services : A. A. Nazarevskij, *Bibliografija Drevnerusskoj povesti* (Moskva-Leningrad, 1955. 8°, 192 p.).

Pour la littérature russe postérieure à l'époque de Pierre le Grand, il n'existe que peu de répertoires : signalons les bibliographies individuelles, telles que celles qui ont été consacrées à L. N. Tolstoj, *Bibliografija proizvedenij L. N. Tolstogo*. I : *izdanija na ruskom jazyke* (1928-1953). II : *izdanija na jazykach i narečijach narodov SSSR*. Sostavili E. E. Zajdenšnur, T. V. Rozanova, N. G. Šeljapina (Moskva, Akademija nauk SSSR, 1955). Classement chronologique, avec index des titres des œuvres de Tolstoj ; — à Čekhov : *Anton Pavlovic Čekhov. Rekomendatel' nyj ukazatel' literatury* (Moskva, 1955, 191 p.).

A ces travaux particuliers, on joindra un répertoire général. On se souvient que N. I. Mačuev avait commencé, en 1926, la série de ses bibliographies littéraires, pour les années 1917-1925 (Odessa, 1926), 1926-1928 (Moscou, 1929) etc... Le même auteur vient de faire paraître le premier volume du répertoire consacré aux années 1938-1945, et qui comprend deux parties : une section consacrée aux œuvres originales, et une autre à la critique littéraire. La liste des revues dépouillées et l'index alphabétique des noms propres rendront de grands services, eux aussi.

On ne mentionnera, qu'en raison de la personnalité de son auteur, P. N. Berkov, l'introduction bien décevante aux études littéraires qui vient de paraître en Russie, et qui, du point de vue théorique comme du point de vue bibliographique, est très insuffisant : *Vvedenie v tehniku literaturovedenija*. (Moskva, Učpedgiz, 1955, 155 p.).

Pour l'histoire de Russie, une troisième édition de la bibliographie annotée et destinée aux professeurs de l'enseignement secondaire (écoles moyennes) vient de paraître : *Istorija SSSR. Annotirovannyj ukazatel' literatury...* 3^e izd. Pod redakciej A. M. Pankratovoj (Moskva, Učpedgiz, 1955. 8°, 408 p.). Il se compose de quatre parties : une introduction consacrée aux ouvrages généraux d'où les travaux de références et les sciences auxiliaires ont été exclus, mais où, en revanche, les « classiques du marxisme-léninisme » avec, en tête, le *Manifeste communiste* de Karl Marx, sont abondamment représentés. Une seconde partie se rapporte à la Russie primitive et médiévale jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à la réforme paysanne. La troisième partie oriente à travers les travaux relatifs à ce que les auteurs appellent le régime capitaliste en Russie et à l'histoire des mouvements révolutionnaires. Enfin, la quatrième partie étudie l'histoire de la Révolution russe et l'évolution du régime socialiste en Russie jusqu'au XIX^e Congrès du parti communiste de l'U. R. S. S. (1952), en passant, bien entendu, par la seconde guerre mondiale, laquelle ne commence, pour la Russie, qu'en 1941!... Les ouvrages retenus sont exclusivement ceux qui ont paru sous le régime soviétique et, parmi ceux-ci, les travaux récents ont la préférence. Ni les études publiées avant la révolution, ni les sources et les recueils de documents ne sont représentés ici d'une manière tant soit peu complète : aucune information ne figure sur les mouvements de population et sur la densité de celle-ci à travers l'histoire russe. Où sont les statistiques, les descriptions détaillées de l'activité économique de telle province, de telle région, de tel monastère ? Où sont les monographies d'histoire locale ? Où sont, pour l'histoire médiévale, les travaux de géographie historique, ou les manuels de sciences auxiliaires sur la paléographie, la métrologie et la chronologie vieux-russe ? Bref, qu'un tel répertoire ne soit pas exhaustif, cela est parfaitement compréhensible ;

ce qui l'est beaucoup moins, c'est le choix des matériaux offerts aux chercheurs. On ne sera pas surpris, assurément, de la place qu'occupe, tout au long du volume, le dénombrement des « classiques du marxisme-léninisme. »

Les historiens de la Russie et du monde slave ont à maintes reprises insisté sur l'absence de travaux comparables à ce que sont, pour l'occident, le Potthast, le Dahlmann-Waitz, le Molinier, etc... Rien non plus n'est venu remplacer le monumental traité d'histoire bibliographique russe composé par Ikonnikov au début de ce siècle, et la bibliographie qui nous est offerte, insuffisante et tendancieuse, ne nous fait déplorer que davantage un tel gaspillage des efforts. Puissent les historiens soviétiques prendre conscience du vide immense qui reste à combler, non seulement pour leur pays, mais pour l'ensemble du monde slave.

En ce qui concerne les bibliographies de bibliographies, deux travaux à signaler : d'abord la 3^e édition de la *Istorija russkoj bibliografii do načala XX veka*, par N. V. Zdobnov (Moskva, 1955. 8^o, 608 p.); et ensuite, la publication du répertoire annuel des bibliographies russes : *Bibliografija sovetskoj bibliografii*. 1955. (Moskva, 1956. 8^o, 314 p.). Cette bibliographie qui paraît très complète ne donne aucune orientation critique.

Et c'est bien cette appréciation qui revient sans cesse lorsqu'il s'agit des bibliographies spéciales russes. Si les bibliographies générales et nationales sont, dans l'ensemble, satisfaisantes, il n'en est pas toujours de même des bibliographies spéciales. Celles-ci, trop souvent, se présentent comme une énumération, une accumulation même, de titres assez arbitrairement choisis et classés dans l'ordre alphabétique ou chronologique, mais non comme une étude comparative et historique de leur composition, non comme une analyse critique de leur contenu : c'est pourquoi elles ne peuvent que très imparfaitement remplir leur rôle d'instruments auxiliaires mais indispensables de la recherche scientifique.

David DJAPARIDZE.

IV. DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE SPÉCIALISÉES

SCIENCES HUMAINES

272. — SCHÄFER (Odulfus), O. F. M. — *Bibliographia de vita, operibus et doctrina Iohannis Duns Scoti, doctoris subtilis ac Mariani, saec. XIX-XX.* — Romae, Orbis catholicus-Herder, 1955. — 25,5 cm, xxiv-223 p.

Le P. O. Schäfer est membre de la commission chargée de publier l'édition critique des œuvres de Duns Scot, travail particulièrement délicat, puisque le jeune philosophe franciscain, mort prématurément, n'a pas eu le temps de donner lui-même une forme définitive à la rédaction de son enseignement, et que les manuscrits qui subsistent sont pour la plupart basés sur des notes de ses élèves (ce que l'on appelle des *reportations*). Une certaine incertitude subsiste donc sur la forme d'une pensée qui est déjà, en elle-même, ardue à suivre. Il n'est donc pas surprenant que l'interprétation de la doctrine de celui que l'on a surnommé le « Docteur subtil » ait provoqué de fréquentes discussions, et que la bibliographie exhaustive du P. Schäfer comporte 4.506 numéros, ceci pour les ouvrages et articles relatifs à Duns Scot parus depuis 1800. Y sont compris, il est vrai, des ouvrages qui, sans concerner exclusivement Duns Scot, traitent plus ou moins longuement de sa

doctrine, telles certaines études sur des théologiens du XIV^e et du XV^e siècles. L'ordre suivi est strictement alphabétique. Le P. Schäfer a ajouté aux indications bibliographiques précises, d'une part la référence des recensions auxquelles certains des livres cités ont donné lieu, d'autre part quelques lignes d'éclaircissements lorsque le titre n'est pas assez explicite. Cet effort permet de se repérer un peu dans une forêt trop dense; mais il faut dire que l'énorme labeur de la commission scotiste sera surtout utile aux spécialistes qui seront capables d'apprécier, d'après leur expérience, la valeur respective des titres énumérés. L'index analytique placé à la fin du volume, après l'index onomastique est fort utile, sans pallier entièrement les inconvénients du système de la liste exhaustive; bien malin celui qui retrouvera, sans longues recherches, les anonymes dont il ne connaîtra pas les premiers mots. Nous ne devons donc pas demander à la présente bibliographie les mêmes services qu'à la Bibliographie thomiste publiée en 1921 par P. Mandonnet et J. Destrez, et tenue à jour dans le *Bulletin thomiste* : bibliographie méthodique. Elle peut être considérée comme une sorte de manuel d'initiation aux études sur Saint Thomas et sa doctrine. La bibliographie scotiste est un instrument de référence, précis et complet, autant que nous puissions en juger. Ajoutons qu'avec une conscience rare, le P. Schäfer a marqué d'un astérisque les titres qui ne lui sont connus qu'indirectement. Ceci nous a permis de constater un fait non dépourvu d'intérêt : le livre de Martin Heidegger, *Die Kategorien und Bedeutungslehre des Duns Scotus*, paru à Tübingen en 1916, n'est pas accessible à un membre de la commission scotiste, qui siège à Rome.

La bibliographie scotiste antérieure à 1800 exigera des recherches considérables, mais si le P. Schäfer, qui a montré par la publication de ce premier volume ses qualités de bibliographe, peut y consacrer quelques années, le résultat sera fort intéressant pour les bibliothécaires et pour les historiens de la philosophie et de la théologie.

Marie-Thérèse d'ALVERNY.

273. — STURMINGER (Walter). — Bibliographie und Ikonographie der Türkenbelagerungen Wiens 1529 und 1683. — Graz, Köln, H. Böhlaus Nachf, 1955. — 24 cm, XVI-420 p., ill. h. t. (Veröffentlichungen der Kommission für neuere Geschichte Österreichs. 41.) ↵

Bibliographie exhaustive des publications et des illustrations ayant trait aux deux sièges de Vienne par les Turcs et groupant plus de 4.000 titres.

L'auteur a compris l'importance du sujet; il le traite dans toute son ampleur, dans ses déroulements successifs; il suit les répercussions de la défaite des Turcs sur l'occident chrétien. L'historien H. von Sbrik n'a-t-il pas, à juste titre, qualifié le 12 septembre 1683, date de la délivrance définitive de Vienne, de tournant décisif dans l'histoire de l'humanité ? Ainsi, il s'agit là d'une bibliographie concernant une époque de l'histoire de l'Europe et non pas un simple épisode de guerre, d'où l'abondance des matériaux cités. L'auteur a utilisé les bibliothèques et les musées de toute l'Europe. Les publications mentionnées — ouvrages, articles de revues et articles les plus importants de journaux — ont paru en

1. Heinrich von Sbrik. — Ein Schicksalstag der Menschheit. 12 september 1683. — (In: *Neue Freie Presse*, Wien. 10. 9. 1933) cité par l'auteur p. 293, n° 2764. — Article publié à l'occasion du 250^e anniversaire de la levée du siège de Vienne par les Turcs.

vingt langues différentes; les publications allemandes, françaises, italiennes, polonaises dominant, mais celles de langue espagnole, anglaise, tchèque, hollandaise tiennent aussi un bon rang. L'ouvrage est divisé en deux parties essentielles : I. Bibliographie des publications, subdivisée en 1^o siècle de 1529; 2^o siècle de 1683. II. Bibliographie iconographique, mêmes subdivisions. La bibliographie des imprimés est établie d'après un ordre strictement alphabétique. Chaque titre est donné avec le maximum de détails; le lieu où se trouve la publication est mentionné; la cote est ajoutée lorsqu'elle se trouve dans une bibliothèque de Vienne; quand l'auteur n'a pu déterminer le lieu où se trouve l'ouvrage cité, il indique ses références.

La bibliographie iconographique présente à l'intérieur des deux divisions : siècle de 1529 et siècle de 1683, de nombreuses subdivisions telles que : Paysages. Combats. Gravures par artistes. Plans. Généraux (soldats, etc.). Quatre tables (personnes, lieux, matières, mots souches) viennent faciliter la consultation de l'ouvrage.

On comprendra sans peine l'utilité de ce savant recueil d'une richesse inouïe et qui offre à l'historien un instrument de travail précieux. Il a été constitué avec minutie, avec une passion, pourrait-on dire, de collectionneur. Le technicien cependant relève quelques sujets à critique; l'ordre alphabétique ne saurait le satisfaire; il aurait préféré un ordre méthodique. L'historien regrette l'absence de notes critiques; il s'étonne du fait que les témoignages des contemporains soient cités sur le même plan que les études postérieures aux événements, c'est-à-dire de la confusion entre les sources proprement dites et les ouvrages de seconde main.

Marcelle ADLER-BRESSE.

274. — VARET (Gilbert). — Manuel de bibliographie philosophique. I : Les philosophies classiques. II : Les sciences philosophiques. — Paris, Presses universitaires de France, 1956. — 2 vol., 19,5 cm., xx-494-v + 499-1058 p.

Si l'ouvrage de Gilbert Varet risque de ne pas être apprécié à sa juste valeur, c'est non seulement parce que sa pensée s'est développée en quelque sorte en réaction contre la bibliographie officielle, mais aussi et surtout parce qu'elle représente un effort original pour aboutir à une conception nouvelle de la bibliographie qui, si elle était acceptée, bouleverserait toutes les hiérarchies de valeurs admises dans ces domaines. Selon M. Varet, la vertu d'une bibliographie ne consiste pas à être exhaustive, ni analytique et descriptive des sources, ni même à signaler les « meilleurs » livres. Qu'est-ce alors que la bibliographie? Pour y répondre, c'est non plus vers le « Manuel » qu'il faut nous tourner, mais vers la thèse complémentaire de doctorat ès lettres de l'auteur, thèse qui était originellement destinée à lui servir d'introduction¹.

Par bibliographie, l'auteur entend non pas une discipline à côté de tant d'autres; encore moins une discipline *auxiliaire* ou un appendice qu'un auteur attache à son œuvre et dans lequel il divulgue ses « sources ». Non, la bibliographie serait plutôt pour lui un mode d'expression de la pensée qu'il mettrait sur le même plan que le langage.

1. Varet (Gilbert). — Histoire et savoir. Introduction à la bibliographie philosophique. Thèse complémentaire : Doctorat ès lettres. — Paris, 26 mai 1956. — Dactylographiée, LIII-244 p.

Pour celui qui est suffisamment entraîné, lire la bibliographie d'une œuvre est un moyen non pas tant de découvrir les sources de l'auteur, que de saisir la pensée à travers les références ; autrement dit, la bibliographie est un moyen d'expression propre qui revendique son autonomie et son indépendance. Elle n'est pas subordonnée au langage mais *parallèle* à lui. De même que le langage ordinaire est une orientation vers des objets naturels, qui engage non seulement notre intellect mais aussi nos attitudes vitales, la bibliographie serait une orientation vers des objets « culturels », objets qui sont au moins aussi réels que les autres du moment qu'ils suscitent des prises de position personnelles. Tout se passe comme si les discussions à coup de noms de philosophes et d'écoles en -ismes qui ont cours parmi les étudiants avaient aussi leur droit de cité. La stérilité de ces discussions, leur caractère final dû à l'appel aux autorités, ne serait pas inhérent à leur mode d'expression « bibliographique », mais à un mal de croissance ; car la bibliographie en est encore à un stade rudimentaire : elle est tout engagée dans les « œuvres » comme le langage l'était à l'origine dans la perception. Tant que le langage est resté assujéti à la perception, il n'a pu servir tout au plus qu'à coordonner nos actions réciproques mais non pas à communiquer nos pensées. Il en est de même de la bibliographie d'aujourd'hui ; celle des « sources » analytique ou descriptive. Pour elle, l'œuvre est une réalité ultime, un monument qu'elle est engagée à décrire (un retour au Moyen âge, dit M. Varet) au lieu d'être un *instrument* qui serve à communiquer nos pensées. Pour que la bibliographie suggère des pensées nouvelles au lieu d'en fermer l'accès par l'appel aux « autorités » — pour qu'un véritable *dialogue* bibliographique s'engage — il faut arriver à reconnaître que ce qui importe ce ne sont pas les œuvres en tant que telles mais les pensées globales qu'elles expriment et leurs interactions réciproques. De même que le langage s'est affranchi de la perception en se servant de ses objets pour la formation des concepts qu'il combine ensuite ensemble pour exprimer des pensées, le bibliographe, en se servant des œuvres pour former ses notices, combine ensuite ces notices pour exprimer ses propres pensées qui se nomment des *problèmes*. En reconnaissant cela, M. Varet n'a fait que mettre en évidence un fait d'expérience courante parmi les universitaires : lorsqu'ils parlent d'une « bonne » bibliographie, ce n'est certainement pas à la correction des notices qu'ils pensent, ni même à la sélection des meilleurs ouvrages sur le sujet, mais à l'habileté avec laquelle on a su suggérer le problème, au moyen d'un *minimum de notices* dont l'ensemble représente toutefois *tous les points de vue possibles*.

Cette définition de la bibliographie est celle que M. Varet semble nous proposer (voir « Manuel... » p. X-XI). La première vertu d'une bibliographie sera donc d'être *ouverte* (voir p. VII), c'est-à-dire de représenter *tous les points de vues possibles*. La seconde sera une conséquence de la conception d'ensemble de l'auteur : si une bibliographie doit être axée sur le *savoir* et non plus sur les *œuvres*, c'est au choix des rubriques — et à leur organisation qui doit réfléchir celle du savoir philosophique — qu'on devra la juger. La troisième découle de la définition même du concept de *Manuel* de bibliographie (et ne s'applique donc qu'à lui) : c'est un instrument de *consultation* (voir p. VII). Or pour qu'un instrument de référence soit utile, il faut que l'utilisation en soit clairement définie. Et cette exigence devient impérative lorsque le titre de l'ouvrage suggère un emploi auquel il n'est en réalité pas essentiellement destiné. Car on attend d'un manuel de bibliographie philosophique qu'il nous informe par exemple sur les éditions des œuvres de Platon ou, à défaut, qu'il nous signale les bibliographies sur ce sujet (il y en a deux de 1950 ; sommaires, mais faites

par des spécialistes). Or, si ce genre d'information n'est pas systématiquement écarté de l'ouvrage, on ne peut pas non plus dire qu'il soit systématiquement recherché¹ et c'est précisément là que le danger réside : celui de nous induire en erreur. Ce qui devait être une aide à la recherche devient un obstacle; sans l'existence du « Manuel », on aurait peut-être cherché ailleurs et trouvé ces renseignements. Qu'on le veuille ou non, un manuel qui paraît dans la collection « Logos » et qui contient plus de 20.000 notices devient une « autorité ». L'auteur a-t-il pris toutes les responsabilités qui en découlent? Lorsqu'on nous dit, dans la préface (voir p. XIV), que la documentation se trouve arrêtée à la fin de 1954 pour le livre I, et au milieu de 1955 pour le Livre II, on est en droit d'exiger qu'il en soit bien ainsi car cette question des dates limites d'une bibliographie figure précisément parmi les articles du « code d'honneur » de la morale bibliographique sur laquelle l'auteur insiste tant — et avec raison — dans sa thèse. Or il n'en est rien : quelques ouvrages parus en 1953 et 1954 y figurent, mais d'autres, absolument essentiels pourtant, n'y sont pas. Que dire enfin de la rédaction des notices? On en trouve plusieurs du genre suivant (p. 87) : « Schanz (M.) [nombreux art. de 1870 à 1896] ». Or il se trouve qu'une de ces publications est fondamentale pour le texte de Platon (celle de 1874, et qui n'est pas un article). Autre exemple (p. 24) : « Hicks (R. D.) Ld. Longmans, 1910 » ou (même page) : « Bevan (E. R.), Oxf., Clarendon, 1913 » (sans titres; les ouvrages avec titre, mais sans éditeur, sont aussi assez fréquents). Les exemples cités ici figurent tous dans le corps même des chapitres en tant que « noyau » d'ouvrages importants sur le sujet et non pas en « addenda » où l'abréviation extrême est de rigueur. Remarquons d'autre part que c'est précisément pour permettre l'identification des publications que l'auteur met en tête du « Manuel » une liste des grands inventaires d'imprimés (pp. 3-7). Forcément incomplète², tout en donnant l'apparence d'une vaste érudition, cette liste ne peut qu'induire en erreur car en matière d'identification on ne peut pas *sommairement* prévoir tous les « cas » possibles. Remplacer cette liste par un simple renvoi à un ouvrage plus spécialement conçu dans ce but aurait été plus utile au lecteur aussi bien qu'à l'auteur, auquel il aurait donné par exemple la possibilité de traiter plus longuement le chapitre suivant; celui sur les

1. En général, c'est une seule édition — la plus ancienne — qui est indiquée pour chaque ouvrage, et — à part le nombre de volumes — ses caractéristiques (existences de commentaires, lexicque, etc.) — ne sont pas notées. L'édition des œuvres de Schelling par Manfred Schröter, Munich, 1928, qui est actuellement à son 8^e volume, n'y figure pas. Pour Hegel, on n'apprend l'existence des deux grandes éditions (Lasson-Hoffmeister et Glockner) que du fait que certain volume leur appartenant est cité en isolé. D'où ignorance totale quant à leurs caractéristiques; le Hegel-Lexikon de Glockner (4 volumes, 1935-1939) est ainsi passé sous silence (le *Lexicon-Platonicum* de F. Ast et l'*Index des Mauristes* pour Saint-Augustin manquent d'ailleurs aussi). Pour K. Marx, seul le *premier* volume de la *Gesamtausgabe* de Marx-Engels y figure; l'édition soviétique en 30 volumes est complètement ignorée. Et il en est de même des 20 volumes de l'édition Bestermann des inédits et lettres de Voltaire (dont 12 avaient pourtant déjà paru entre 1952-1954) ainsi que des 25 volumes de l'édition des œuvres de A. Vinet.

2. La dernière édition du catalogue du « British Museum » n'y figure pas, ni le « Subject-Index » du même. Pas de répertoires de périodiques, à part le Gregory (aucun des grands catalogues collectifs français n'est cité). Pas de répertoires d'articles de périodiques non plus...

répertoires de sa propre spécialité (pp. 7-39) ¹. Ainsi aurions-nous appris que les deux bibliographies sur Platon (voir plus haut), celle de Gigon et celle de Sciacca, se trouvent respectivement dans les collections « Bibliographische Einführungen... » et « Guide Bibliographique », collections dont seul le titre général est ici indiqué (p. 11) ².

Il semble donc qu'une conception de la bibliographie qui est trop exclusivement centrée sur le savoir se prêtera mal aux exigences d'un manuel de référence du fait qu'elle aura tendance à négliger la description des œuvres. Serait-elle plus heureuse dans l'organisation de ce savoir même, c'est-à-dire dans le choix des rubriques? Un manuel de référence doit adapter son classement aux habitudes mentales de ceux qui le consultent; c'est pour cette raison sans doute que l'auteur n'a pas beaucoup innové par rapport à son prédécesseur, De Brie ³. Notons toutefois deux modifications qui sont souvent gênantes pour la consultation. La première concerne le livre I : la partie historique. Pour De Brie, l'unité de rubrique est l'auteur, ses œuvres étant groupées ensemble et les auteurs se suivant selon leurs dates de naissance. Pour M. Varet, il y a deux unités, une grande qui est l'école ou le courant philosophique (représenté par son créateur), et une petite : l'œuvre. A l'intérieur de l'école, les œuvres de tous ses membres se suivent dans l'ordre chronologique de publication. Cela donnera pour le kantisme, d'abord une série d'œuvres de Kant puis, à mesure qu'on avance dans le temps, une alternance d'œuvres de Kant avec celles de Schelling, Fichte, Hegel, etc. Résultat : il n'y a nulle part une raison logique pour grouper l'ensemble de l'œuvre d'un auteur avec ses critiques. Un index de quelques 6.000 noms figure à la fin du livre II avec des caractères gras pour les chiffres des pages indiquant des renvois « essentiels ». N'aurait-il pas été préférable de réserver les caractères gras pour les seules pages concernant la notice où l'œuvre d'ensemble et sa bibliographie sont traitées, afin d'éviter nombre de recherches inutiles?

Il n'est pas discutable que l'ordre chronologique des œuvres donne une bibliographie historique « parlante » et il serait injuste de sous-estimer ses mérites; mais nous pensons que, sans renoncer à indiquer les dates exactes de publication des œuvres, on aurait pu les grouper sous un même auteur en mettant en tête les œuvres complètes. C'est l'ordre adopté dans les catalogues de bibliothèques. Celui de M. Varet ne se justifierait que s'il était un indice sûr pour résoudre « visuellement » le problème des influences ⁴. Or à

1. ...ou de nous donner une liste des périodiques philosophiques. Faute d'espace, l'auteur n'a pu nous donner la sienne (voir p. 911 note), mais il aurait pu peut-être indiquer celle de la *Library of Congress* de David Baumgardt (Washington, 1952).

2. Parmi les ouvrages généraux, signalons l'absence de la *Geschichte der römischen Literatur...* de Martin Schanz et Carl Hosius (5 vol.) parue dans *Handbuch der Altertumswissenschaft*, VIII. Abt.

3. De Brie (G. A.). — *Bibliographia philosophica. 1934-1945.* — Utrecht, Spectrum, 1950-1954. 2 vol. in-8°, de LXXV-664 et XXXII-798 p. [donne 48.178 notices, rééditions comprises]. — Vol. I : *Bibliogr. hist. philosophiae.* — Vol. II : *Bibliogr. philosophiae.*

4. A-t-on songé aux incalculables conséquences que l'édition d'une œuvre posthume — ou réédition — qui n'a pas été reconnue comme telle, peut entraîner en cette matière? A la page 513, Plekhanov, l'introduit du marxisme en Russie, mort en 1917, se trouve relégué au titre d'élève obscur de Lénine à cause d'une œuvre éditée à Moscou en 1938. Or c'est le seul endroit où il est cité. En fait d'exemple de « bibliographie automatique » (voir thèse de l'auteur p. 46) il n'y a pas mieux. Et il n'est pas le seul.

l'époque même où l'emploi de cet ordre devient scientifiquement possible par suite de l'existence de bibliographies qui enregistrent avec précision les dates de publication des ouvrages — je parle du kantisme — il se trouve que les auteurs sont en même temps professeurs et qu'ils exercent de ce fait une influence orale qui échappe au bibliographe.

La « dispersion chronologique des auteurs » n'est d'ailleurs qu'un inconvénient mineur comparé à l'application trop stricte du concept « d'école ». Ainsi voit-on le cartésianisme englober Rousseau et les encyclopédistes, traités en appendice sous le titre « Autour de Rousseau ». Et il en est de même pour la philosophie anglaise classique, Francis Bacon excepté. Ce dernier, n'étant pas considéré comme philosophe au sens plein du mot, se voit relégué au livre II avec les « scientifiques »; toute influence sur Hobbes, Locke, Hume et Berkeley lui est de ce fait refusée.

Avec F. Bacon, nous sommes ramenés à la seconde modification que M. Varet apporte à la classification de De Brie. Ce dernier avait poursuivi dans son premier volume l'histoire de la philosophie jusqu'à nos jours. M. Varet, qui prend pour unité les courants philosophiques, préfère s'arrêter après le kantisme. D'où changement de titre : au lieu « d'histoire de la philosophie, » on aura « les philosophies classiques ». Ce titre est pour le moins ambigu lorsqu'on l'étend à la philosophie la plus typiquement romantique (Hegel, Schleiermacher, Herder). Mais ce n'est pas tout. D'abord certains philosophes se trouvent arrachés à leur contexte historique pour figurer en isolés (F. Bacon en est un exemple et il n'est pas le seul). Ensuite, les œuvres de certains auteurs se trouvent dispersées entre les diverses disciplines du livre II qui traite des « sciences philosophiques ». Il y a au livre II une « dispersion systématique » en tous points parallèle à la « dispersion chronologique » du livre I. Enfin les philosophes dont l'œuvre est par trop philosophique pour se laisser ainsi démembrer par disciplines se trouvent mis arbitrairement ensemble sous la rubrique « Etre, Existence, Valeur ». Arbitrairement, parce que si l'on s'attend à trouver là L. Lavelle ou R. Le Senne, ce n'est pas nécessairement là qu'on chercherait Husserl ou Bergson. Et parmi tant d'autres qui s'y trouvent, nombreux sont ceux qui seraient bien étonnés de se voir classés sous une rubrique ou « l'Etre » apparaît comme une subdivision de la science philosophique de l'homme. Pour tous ces cas, la solution de De Brie semble être la meilleure : traiter des contemporains dans la partie historique au risque de reprendre une partie de leurs œuvres dans celle systématique. A part ces modifications, il est exact que M. Varet essaye d'assouplir le classement systématique en multipliant les sous-rubriques. Mais là où il aurait fallu des changements radicaux, l'auteur n'apporte que des améliorations de détail. Ce qui s'imposait, c'était une refonte totale du volume II permettant de distinguer deux ordres de sujets dans le livre II : ceux qui concernent les sciences philosophiques constituées (logique, sociologie, etc.) et ceux ayant trait à la recherche (à caractère philosophique). Car ces deux ordres ne s'accroissent pas du même classement : si le classement systématique convient à la science constituée, il ne convient pas à la recherche dont le propre est de faire éclater les cadres de la science. Le grand mérite de M. Varet est d'avoir accueilli, dans son livre II, cette recherche à caractère philosophique; son erreur, de ne pas l'avoir assez mise en relief par un classement approprié : le classement analytique et empirique par problèmes. Expliquons-nous par un exemple. M. Varet met la cybernétique sous « Travail » qui est une subdivision de *Droit, Etat*. Or il y a peu de problèmes actuellement aussi vivants et impliquant autant de disciplines différentes (mathématiques, phy-

sique, biologie, etc.) que la cybernétique. Il est donc dérisoire ¹ de vouloir le réduire à celui de l'automatisme. Le classement systématique appliqué à la recherche n'aboutit qu'à l'appauvrir en la réduisant à un seul aspect qui est souvent le moins intéressant. Le problème est dépouillé ainsi, précisément de ce caractère problématique et « ouvert » que la conception bibliographique de M. Varet était censée lui donner.

Lorsqu'on exige d'une bibliographie qu'elle donne sur chaque sujet *tous* les points de vue possibles avec un *minimum* de notices, c'est aux spécialistes qu'il faudrait en confier la responsabilité. Il n'est donc pas surprenant qu'en l'assumant à lui seul et pour un aussi vaste domaine, M. Varet se soit exposé à des erreurs. Ce qui surprend plutôt c'est qu'il n'y ait pas plus d'omissions. Car ce qui distingue sa bibliographie de celle des spécialistes, ce sont moins les omissions qu'un certain tâtonnement : là où un spécialiste aurait renvoyé directement à l'étude donnant le dernier état de la question, il arrive parfois à M. Varet de citer presque tous les ouvrages et articles sur le sujet, sauf précisément cette étude-là. Ainsi en est-il de l'étude de R. Devreesse sur les chaînes grecques ² (pour les chaînes des Pères), de celle de D. M. Cappuyens sur Cassiodore ³, de celle d'Ed. Winter sur Bolzano ⁴ (pour les antécédents de la phénoménologie) ou encore l'étude collective sur P. Tillich publiée dans la « Library of Living Theology » ⁵. De même, dans le livre II pour la logique moderne, de nombreuses contributions de Carnap et Tarski sont citées, mais celles qui sont justement les plus représentatives de leur époque, manquent : le *Wahrheitsbegriff...* du dernier ⁶, le *Logische Aufbau...* et la *Logische Syntax...* du premier ⁷. Il en est de même de toutes les publications de Jan Lukasiewicz, un des créateurs de la logique mathématique et le maître de Tarski. (Lukasiewicz aurait dû être cité aussi dans le livre I pour sa remarquable étude sur la logique d'Aristote ⁸). L. Wittgenstein enfin figure en petits caractères à la remorque de M. Schlick (en gras, p. 656); erreur qu'un « spécialiste » n'aurait jamais commise. En psychologie, on trouve des erreurs analogues : absence de N. Tinbergen et de H. Hediger en psychologie comparée, de Myers, Rhine et de Soal-Bateman en parapsychologie, etc.

Parmi les lacunes relevant plutôt du domaine général de la culture, on remarque l'absence du *Déclin de l'Occident* d'O. Spengler. Or l'influence que cet ouvrage a exercée sur Malraux

1. Le créateur de la cybernétique, M. Norbert Wiener (dont M. Varet omet de mettre le nom en caractères gras, comme il le fait pour tous les esprits créateurs) s'exprime avec force dans ce sens (voir p. 4 de sa conférence : *Time and Organisation*. Univ. of Southampton, 1955. In-8°, 16 p.).

2. In : *Dict. de la Bible*. Suppl., t. I, 1928. Col. 1084-1232.

3. In : *Dict. d'hist. et de géogr. ecclés.*, t. II, 1949.

4. Halle, Niemeyer, 1949 (*Hallische Monographien*, 14). Avec une bibliographie de son œuvre imprimée et des études sur celle encore inédite.

5. N. Y. 1952. xiv-370 p. avec une excellente bibliographie.

6. Tarski (A.). — *Der Wahrheitsbegriff in den formalisierten Sprachen*. (In : *Studia Philosophica*. Lwow, 1935, pp. 261-405.)

7. Carnap (R.). — *Der logische Aufbau der Welt*, Berlin, 1928. — *Die logische Syntax der Sprache*, Vienne, 1934.

8. Lukasiewicz (J.). — *Aristotle's syllogistic from the standpoint of modern formal logic*. — London, Oxford university press. 1951.

et A. Toynbee est indéniable et ces derniers figurent en bonne place. Ortega y Gasset et Miguél de Unamuno brillent enfin par leur absence.

Plus grave que les lacunes est la présence de nombre de contributions dont l'apport scientifique est douteux. Nous pouvons en juger par celles d'auteurs roumains¹. Cela donne à l'ensemble un faux caractère d'internationalité qui n'est point l'un des moindres défauts de l'ouvrage (en philosophie contemporaine, 7 pages sont consacrées à la France, 10 à l'Italie, aucune à l'Espagne²).

Il serait toutefois injuste de méconnaître les immenses difficultés de l'entreprise; Ueberweg l'avait plus ou moins bien menée jusqu'en 1914; De Brie l'avait poursuivie — et avec brio — mais seulement pour la période 1934-1945 : restait à combler le hiatus et à faire un choix dans cet écrasant ensemble. Il y a eu ensuite les difficultés de l'édition. En toute rigueur, l'ouvrage de M. Varet aurait dû être une expérience entreprise pour vérifier les théories sur la bibliographie qu'il expose dans sa thèse. En l'intitulant « manuel », l'auteur a été contraint de le détourner de cette tentative et le résultat a été un hybride. Aurait-il pu voir le jour sans ce déguisement? Soyons plutôt reconnaissants à M. Varet de nous avoir donné le plaisir d'une lecture prenante — fait rare dans ces domaines et que sa conception d'une bibliographie « parlante » pourrait expliquer — et ne lui en voulons pas trop de certains sacrifices, réparables peut-être dans une prochaine édition.

Alexandre LAMBRINO.

SCIENCES SOCIALES

275. — RUBEL (Maximilien). — *Bibliographie des œuvres de Karl Marx* avec en appendice un répertoire des œuvres de Friedrich Engels. — Paris, M. Rivière, 1956. — 24 cm., 275 p.

Cette savante bibliographie, présentée comme thèse complémentaire à la Sorbonne en 1954, est due à un érudit que son activité place au premier rang parmi les marxologues français. En 1956, il a édité, en collaboration avec T. B. Bottomore, un recueil d'extraits traduits en anglais et pertinemment commentés d'œuvres sociologiques de Marx, sous le titre *Karl Marx: Selected writings in sociology and social philosophy*; et les premières semaines de 1957 ont vu paraître son *Karl Marx: Essai de biographie intellectuelle*. Ces études prennent évidemment appui sur le patient travail accompli par l'auteur pour identifier et localiser tous les écrits de Marx.

Tel est en effet l'objet propre de cette bibliographie, qui est celle des œuvres de Marx, et non pas des ouvrages qui lui ont été consacrés; et il s'agit aussi bien de ses articles et de sa correspondance que de ses opuscules, traités, livres achevés ou non, etc. C'est dire l'ampleur de l'entreprise. Elle n'avait jamais encore été tentée, et il est d'autant plus remarquable qu'elle soit d'emblée aussi heureusement menée à bien.

On sait en effet qu'il n'existe aucune édition complète des œuvres de Marx. M. Rube

1. Marin Stefanescu (voir p. 652), M. Dragomirescu (voir p. 600) ainsi que le romancier Camil Petrescu, qui est mis à côté de M. Gaston Berger pour une étude sur Husserl (p. 878)! Par contre, le seul philosophe roumain connu — et dont l'œuvre est considérable — M. Lucian Blaga, n'est pas cité.

2. ...citée seulement dans le livre I par quelques répertoires généraux (p. 38).

nous rappelle brièvement les vicissitudes qu'a connues la grande édition allemande commencée par l'Institut Marx-Engels de Moscou, qui devait comporter 40 volumes, mais qui n'en a vu paraître que 12 de 1927 à 1935. Il semble moins attacher d'importance à l'édition en russe publiée par le même Institut, connue sous le nom de *Sotchinienia*, dont 29 volumes ont paru de 1923 à la guerre mondiale. Il signale, à juste titre, les « étranges lacunes » de cette version officielle. Il est curieux néanmoins qu'il ne mentionne pas la nouvelle édition de ces *Sotchinienia*, dont le tome VII vient de sortir au moment où nous écrivons (février 1957), et dont le tome I a paru au plus tard dans les premières semaines de 1955, c'est-à-dire à temps pour être mentionné au moins dans les « Addenda » d'un volume achevé d'imprimer dans le 4^e trimestre 1955.

Menue querelle. Il n'est pas sûr en tout cas que cette nouvelle édition moscovite rende superflue une édition faite ailleurs, selon d'autres méthodes. Et le fait reste qu'une telle édition scientifique, qui aurait jusqu'à présent comporté des difficultés presque insurmontables, est maintenant possible grâce au labeur de M. Rubel. Car cet inventaire même qu'il a dressé n'existait pas jusqu'à présent. Il se peut qu'on ait à y ajouter, par la suite, telle œuvre mineure, telle édition qui aurait jusqu'à maintenant échappé à l'attention : elles trouveront leur place dans un cadre tout prêt à les recevoir.

La liste qui nous est donnée des œuvres de Marx comprend 901 numéros. Elle est divisée en quatre sections. La première, et de loin la plus importante (757 numéros), comprend les œuvres et écrits de Marx publiés soit de son vivant, soit après sa mort. La deuxième partie est consacrée à son œuvre épistolaire; la troisième décrit sept manuscrits restés inédits, et la quatrième seize travaux anonymes (série d'articles, déclaration de discours, etc.) dont l'attribution à Marx est douteuse. Enfin un appendice contient un répertoire des œuvres de Engels, riche de 151 numéros.

Dans la première partie, le classement est chronologique. Dans la deuxième, les lettres sont classées dans l'ordre alphabétique du nom des destinataires.

Pour chaque titre sont données les références les plus précises des diverses éditions et éventuellement des traductions. Les œuvres les plus importantes comme le *Manifeste du Parti Communiste* ou les différents livres du *Capital*, font ainsi l'objet d'un véritable historique bibliographique du plus haut intérêt. Les commentaires et les notes qui suivent la plupart des titres sont également précieux.

On regrettera peut-être que les sources originales soient désignées par un système de sigles dont certains sont quelque peu cryptiques. Il est vrai qu'un tel ouvrage s'adresse à des spécialistes qui ne se laissent pas rebuter par de telles difficultés, et qui auront vite gravé dans leur mémoire la « table des éditions collectives, recueils et périodiques et de leurs sigles » donnée en tête du texte.

La consultation est facilitée par un index des noms de personnes figurant dans les œuvres de Marx ainsi que de ses correspondants. Il aurait peut-être été possible d'y joindre un index des sujets, qui aurait permis de retrouver plus facilement de nombreuses œuvres de circonstance, des articles par exemple inspirés par l'actualité.

Jean MEYRIAT.

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

276. — Biological sciences. Serial publications. A world list, 1950-1954. Prepared under the sponsorship of the National science foundation by the science division, reference department, Library of Congress. — Philadelphie, published by Biological Abstracts, 1955. — 26 cm, [4]-269 p.

Cette bibliographie a été faite au département scientifique de la Bibliothèque du Congrès par les soins de John Henry Richter et de Charles P. Daly. Sous le titre « Biological sciences, serial publications. A world list, 1950-1954 », les auteurs ont établi une liste mondiale des titres de périodiques ayant trait à la biologie pour la période s'étendant de janvier 1950 à décembre 1954, et des titres des publications sur cette science émanant de sociétés ou d'institutions, y compris les congrès, pendant cette même période. Cette bibliographie n'est donc pas un dépouillement d'articles, mais une liste de titres.

Elle nous est présentée dans un ordre systématique. Les rubriques sont groupées sous cinq grandes divisions : Biologie générale, Botanique, Zoologie, Science de l'homme et Science en général, elles-mêmes subdivisées en soixante-quatre divisions dont on peut trouver la liste dans une table placée en tête du volume. A l'intérieur de chaque division, les rubriques sont classées par ordre alphabétique des titres. Chaque rubrique comprend, après le titre, le nom de l'éditeur, la date d'origine, l'indication de la langue dans laquelle le texte a été publié lorsque cette langue diffère de celle du titre, la description du contenu : recherche originale, revue des livres, analyses, etc.

Deux tables complètent le volume. L'une donne, par ordre alphabétique de pays, les titres des périodiques et des publications classés alphabétiquement dans chaque pays; l'autre est une table des matières.

Pour établir cette bibliographie, les auteurs ont utilisé la liste des journaux dépouillés en 1954 par les *Biological Abstracts*, à laquelle ils ont réuni la liste des publications sur la biologie, reçues par les grandes bibliothèques américaines, la Bibliothèque du Congrès, la Bibliothèque médicale de l'armée, et les bibliothèques du département de l'agriculture, de la Smithsonian institution et des Instituts nationaux de la santé. Les titres des journaux dépouillés par les *Biological Abstracts* sont précédés d'un astérisque dans l'index.

Bien que, de cette liste, aient été exclues les publications consacrées à la biologie appliquée, principalement en ce qui concerne l'agriculture et la pratique de la médecine qui se trouvent dans d'autres bibliographies, on peut cependant dire que ce travail a le grand intérêt de faire connaître aux chercheurs, à la fois dans un ordre systématique et dans un ordre géographique, toutes les sources d'informations mondiales sur la biologie pendant la période s'étendant de 1950 à 1954.

Paule DUMAITRE.

277. — FRANCE. Office national des universités françaises. — Laboratoires... scientifiques [Répertoire]. Enseignement supérieur 1956. — Paris, Presses universitaires de France [1956]. — 21,5 cm, VIII-392 p., [8 ill. en] 4 pl.

Ce répertoire des laboratoires scientifiques rendra certainement de grands services aux chercheurs et aux futurs chercheurs, en réunissant et en complétant une documentation jusqu'ici éparse et difficilement contrôlable. Préparé par l'Office national des universités

(Direction de l'enseignement supérieur), cet ouvrage signale les laboratoires de recherches des universités, des grands établissements scientifiques, du Centre national de la recherche scientifique et des grandes écoles, à l'exception toutefois des laboratoires de recherche médicale et pharmaceutique qui feront l'objet d'une publication spéciale pour laquelle une enquête est en cours.

Comme le fait remarquer M. Bayen dans sa préface, ce répertoire vient compléter, pour les établissements publics, la publication du Ministère de l'industrie et du commerce : *La Recherche industrielle en France, 1954-1955*.

Avec un sommaire qui donne le plan général de l'ouvrage (les laboratoires sont groupés par académie, Paris en tête, puis par institutions ou établissements scientifiques, ensuite par grandes disciplines), le lecteur dispose de trois index : *Cadres scientifiques* (noms par ordre alphabétique, disciplines et établissements correspondants), *Matières* (classement alphabétique de matières avec renvoi, à l'intérieur même de l'index, à des rubriques plus générales où sont regroupées systématiquement les rubriques particulières), *Equipements* (groupés par grandes disciplines classées alphabétiquement).

Ce répertoire a été établi grâce à une enquête et il « reflète le manque d'homogénéité des réponses ». Du point de vue qui nous occupe plus spécialement, celui des bibliothèques et de la documentation, ce manque d'homogénéité est évident. De petites bibliothèques de laboratoires y sont parfois mentionnées, voire qualifiées d'importantes, alors que d'autres ne sont même pas signalées, qui auraient davantage mérité de l'être.

Il faut bien dire que, dans l'ensemble, les ressources en livres, périodiques, documentation diverse, pourtant si indispensables à tout chercheur, ne sont indiquées qu'accessoirement dans la rubrique générale : matériel. Elles gagneraient à en être détachées et à former une rubrique à part. Cette présentation éviterait certaines incohérences. Si nous prenons comme exemple l'Observatoire national, nous constatons que les laboratoires de Meudon mentionnent des collections spécialisées et une bibliothèque d'astrophysique, alors que, à Paris même, la bibliothèque de l'Observatoire n'est citée qu'accessoirement, à propos du Service méridien...

Cette édition est présentée comme un document initial destiné à être complété et amélioré. Pouvons-nous suggérer que, dans leur prochaine enquête, les auteurs attirent l'attention sur la nécessité de signaler sommairement, mais avec précision, les ressources en livres, en périodiques et en matériel documentaire auxquelles les chercheurs peuvent avoir recours et qu'ils fassent apparaître plus nettement ces renseignements.

Yvonne RUYSEN.

278. — *Industrial research laboratories of the United States*, 10th ed. by James F. Mauk... under the direction of Charles I. Campbell. — Washington, National academy of sciences, National research council, 1956. — 25 cm., iv-560 p. (National academy of sciences, National research council, Publication 379).

Ce répertoire donne dans l'ordre alphabétique de leur nom ou de celui des compagnies dont ils dépendent la description de 4.834 laboratoires de recherche industrielle aux États-Unis. Quoique courte, la description est complète puisqu'elle donne : 1° l'adresse de la compagnie et celle du laboratoire; 2° l'indication du genre de laboratoire (c'est-à-dire s'il dépend d'un établissement industriel, s'il est indépendant mais à but commercial, s'il

dépend d'une association commerciale ou est indépendant et sans but lucratif); 3° celle du genre de service qu'il peut rendre (c'est-à-dire si ses recherches sont faites à la commande ou par contrat, s'il donne consultations et conseils, s'il effectue essais et analyses ou s'il travaille uniquement pour la compagnie dont il dépend); 4° le nom de ses dirigeants ainsi que le nombre et la qualification des chercheurs qu'il emploie; 5° le champ de ses recherches.

Deux index, l'un géographique, l'autre de matières, permettent aux chercheurs et industriels de trouver immédiatement l'adresse et le nombre des laboratoires travaillant sur les disciplines qui les intéressent, et donnent des indications sur la localisation des industries aux Etats-Unis ainsi que sur les domaines où porte actuellement l'effort de la recherche industrielle américaine.

Une courte préface indique comment il a été procédé pour établir ce répertoire et pourrait servir de base à un travail analogue en France, à la condition, toutefois, que l'esprit de coopération des industries françaises se montre l'égal de celui des industries américaines.

Anne-Marie BOUSSION.